

Parachat Hachavoua 5774

Noa'h: la banalité du mal

Par Gerard Haddad

Texte du cours visible sur

www.akadem.org/paracha

1) Introduction

Ceci est la première de six rencontres que nous aurons pour réfléchir ensemble sur certains textes de la Torah.

Ce domaine du commentaire de la Torah est un des plus prestigieux du judaïsme. Les plus grands noms d'Israël y ont déposé des trésors inestimables de la pensée. Ce n'est donc pas sans crainte que je vais, très modestement, placer mes pas dans les leurs. J'aurais souvent recours à l'aide de l'ouvrage posthume du grand maître Yeshayahou Leibowitz « Sept années de commentaires de la Torah », malheureusement non traduit en français.

Il se trouve qu'à la porte de ces entretiens nous avons cette *parasha* de Noah, sans doute, par le nombre de thèmes soulevés, une des plus riches de toute la Torah.

Elle est en fait constituée de deux parties d'égale longueur.

2) Le mal absolu

La première nous raconte l'histoire du patriarche Noah, ou Noé, histoire si familière, nous semble-t-il. Le *Déluge*, l'*Arche de Noé* avec son incroyable ménagerie, appartiennent aujourd'hui à l'imaginaire universel.

Cette familiarité avec cette histoire, ces images, risque cependant de nous en cacher le sens profond. A savoir pourquoi le *Déluge* ? Pourquoi Dieu décide-t-il de détruire le monde qu'il a créé et qu'il avait qualifié antérieurement de « très bon » ?

Et voici que nous lisons, dès la fin de la précédente parasha, des expressions très dures : « D. vit que la méchanceté de l'homme était grande, que son cœur ne formait que de mauvais desseins tout le jour ». Et puis dans notre parasha, ces jugements négatifs « la terre se remplit de violence » et surtout ce jugement définitif : « tout être avait perverti sa voie ».

Nous avons là, une opposition des termes bons et mauvais. Elle renferme une première leçon. Le monde, notre terre, l'Univers, sont beaux et bons. C'est l'homme qui introduit le mal dans le monde, qui l'esquinte, qui le pollue. La beauté du monde n'est jamais aussi manifeste que là où l'homme est absent.

Mais l'idée principale, le concept sous jacent à cette multiplication de jugements négatifs, c'est celui du *mal absolu*, mal absolu que les humains sont capables de produire. Tout être était perverti, la violence était partout. Quelle meilleure définition peut-on donner du mal absolu ?

Il arrive un moment où ce mal est si répandu qu'il devient la règle, qu'il devient *banal*. C'est ainsi que je comprends l'expression controversée d'Hanna Arendt, « la banalité du mal », un mal absolu si répandu qu'il apparaît banal, et même normal.

Seulement, à partir du moment où ce mal absolu devient la règle d'une société, celle-ci, à plus ou moins bref délai, ne peut que s'effondrer. A la limite, point n'est besoin de l'intervention divine pour que cet effondrement se produise dans un désastre écologique ou dans une guerre. L'histoire du XXe siècle illustre bien cette idée. L'histoire du *Déluge* doit peut-être se comprendre comme l'allégorie de cet effondrement où seuls quelques justes survivent.

Ce spectre du mal absolu, de la nécessaire et constante lutte contre lui, est un des principaux enseignements de la *Torah*. C'est ainsi qu'il faut comprendre, selon moi, le célèbre avertissement « Souviens-toi d'Amalec ! ». Amalec n'est pas un peuple déterminé, mais un principe, celui justement du mal absolu, mal qui peut s'incarner dans une société donnée, dans un peuple donné, dans une idéologie, le nazisme en étant l'exemple type, voire, à D. ne plaise !, en chacun de nous si nous n'y prenons garde.

3) Le monde d'après le déluge

En tout cas, le *Déluge* constitue une coupure radicale dans l'ordre du monde, coupure entre le monde décrit dans les premiers chapitres de la *Genèse*, monde miraculeux, avec son jardin d'Eden d'où partent des fleuves qui irriguent harmonieusement la terre. C'est un monde où l'intervention de D. est constante, avec ce corrélat qu'il peut le détruire. Ce qu'il fait par le *Déluge*.

Le monde post-*Déluge*, lui, est désormais régi par des lois précises et immuables. Comme le rabâche le Talmud : *Ha-Olam ké minago noeg*, le monde fonctionne selon ses lois propres que D. s'engage à ne plus modifier. Il contracte avec Noé et sa descendance, c'est-à-dire avec l'humanité entière, une alliance symbolisée par l'arc-en-ciel.

A partir de là, l'histoire humaine peut commencer et, disons-le, elle commence mal. D'emblée cette histoire apparaît, ainsi que le rappelait Y. Leibowitz, comme une suite de folies et de crimes, mais aussi comme la lutte des *justes* contre la folie et les crimes.

4) Les fils de Noé

Les premiers actes des rescapés, Noé et ses fils - les femmes, curieusement, sont absentes - ne sont pas très brillants. Noé s'enivre. Il s'ensuit l'épisode fameux des trois fils. L'un d'entre eux, H'am, ridiculise son père et se livre sur lui, semble-t-il et selon le Talmud, à des voies de fait. Par contre, les deux autres fils, Chem et Yaphet, recouvrent pudiquement d'un manteau le corps dénudé de leur père. S'ensuit la malédiction, pour l'éternité, de H'am et de sa descendance.

Ce passage a donné lieu à des interprétations fâcheuses et a servi de support à d'abominables théories racistes.

A partir de ces trois noms, on a établi une sorte de classification anthropologique. Chem serait l'ancêtre des peuples sémitiques, Yaphet l'ancêtre des peuples indo-européens, et H'am celui des peuples noirs. Le statut historiquement inférieur de ces peuples, leur scandaleuse exploitation dans la traite des noirs, seraient justifiés par la malédiction de H'am.

Une telle lecture est évidemment inacceptable. Un des principaux enseignements bibliques consiste, précisément, à innocenter les descendances du crime des parents, dès l'instant où cette descendance a rompu avec le comportement de leurs géniteurs. Les enfants de Coré, qui s'était révolté contre Moïse et fut englouti dans l'abysse, écrivent de magnifiques psaumes insérés dans la prière quotidienne, les filles de Celophad, qui avait transgressé le *Chabbat* et mis à mort, reçoivent leur part d'héritage. Rappelons enfin que la merveilleuse Sulamite du Cantique des cantique est noire.

Alors, comment comprendre ce passage ? Contrairement à ce que pensait Lacan, avec d'autres, la *Torah*, et en particulier le Livre de la Genèse,

n'est pas un livre d'histoire mais un enseignement, c'est d'ailleurs le sens du mot « Torah », présenté sous forme de paraboles et d'allégories.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule fois qu'un texte hébraïque nous offre une sorte de typologie des caractères et du comportement humain. Pensons en particulier à la *Aggada* de *Pessah* qui nous présente sous la forme de quatre fils, quatre types d'hommes. Ici aussi il s'agit de nous présenter trois types caractérolologiques fondamentaux. Lesquels ? Il suffit de s'arrêter aux trois noms hébraïques des fils de Noé et au sens de ces noms.

H'am, en hébreu, signifie « chaud ». On dit de quelqu'un qu'il est chaud quand il est impulsif, violent, esclave de ses pulsions, de son « yetser ha ra ». En termes freudiens, ce serait un sujet resté au stade œdipien, c'est-à-dire désirant bafouer, voire tuer le père. Il rejette, de fait, sa filiation. C'est ce comportement, cette position subjective qui sont condamnés par notre texte.

Chem, Sem en français, veut dire « nom », symbole. L'homme du *Chem*, du symbole, est celui qui réfléchit, qui interroge, en définitive qui se pose la question de la vérité.

Yaphet signifie « beau ». L'homme *Yaphet* est celui attentif à la forme, à la beauté, à l'harmonie des choses, éventuellement à la bienséance.

Dans notre parabole, remarquons que *Chem* et *Yaphet* font alliance. Ils savent que, comme eux, leur père est un homme et que, comme tout homme, il a ses moments de faiblesse. Ils représentent des sujets qui ont surmonté leur rivalité œdipienne pour s'inscrire dans une filiation. A ce titre ils sont bénis. Tout homme doit savoir un jour, comme l'enseigne Freud, jeter ce pudique manteau de Noé sur les fautes et les insuffisances du père.

5) La tour et la Ville

La deuxième partie de la *sidra* est, elle aussi, d'un intérêt exceptionnel. Il s'agit- de l'histoire de la Tour de Babel et de la confusion des langues. En hébreu, *Dor ha Palga*, la génération de la dispersion.

Qui n'a pas commenté, ou peint dans des tableaux célèbres comme ceux de Brueghel, cette histoire ? L'interprétation commune considère cette confusion des langues comme une malédiction. Yeshayahou Leibowitz, lui, a donné de cet épisode une interprétation magistrale, en s'appuyant sur la lettre même du texte. A aucun moment, note-t-il, celui-ci ne comporte la mention de condamnation ou de châtime. A l'opposé de la génération du *Déluge* ou des gens de Sodome, qualifiés de mauvais le texte ne mentionne pas que ceux de Babel étaient mauvais. Ils semblent même animés par un grand et noble idéal. Au fond, ces hommes ont un projet apparemment très louable, d'une grande modernité. Ils veulent rassembler l'ensemble de l'humanité autour d'un centre, d'une capitale mondiale, d'un ***gouvernement mondial***.

Ce programme est toujours actuel. Certains futurologues prévoient même ce gouvernement pour 2050, comme achèvement du processus de mondialisation en cours. C'est un projet auquel on serait tous tentés d'applaudir.

Telle n'est pas l'opinion de Leibowitz. Que dit le texte ? Tous avaient la même langue et disaient les mêmes choses. Or, qu'est-ce qu'une société où règne une telle situation ? Une société où règne la pensée unique, à la limite *une société totalitaire* qui n'admet pas d'opinions divergentes, de valeurs différentes, le fascisme en somme. Tel est le danger que l'humanité

court depuis ses origines et contre lequel la Torah nous met en garde. C'est en somme le complément de la première partie qui nous mettait en garde contre le mal absolu. Il s'avère que le mal absolu sait prendre des visages différents, voire séduisants.

Dieu décide donc de multiplier les langues, c'est-à-dire les cultures. Il ne s'agit pas d'une punition, *mais d'une bénédiction divine*. La diversité des langues et des cultures est une bénédiction divine.

Le projet d'un monde centralisé, d'un gouvernement mondial qui serait nécessairement contrôlé par la superpuissance du moment, est le grand danger qui menace aujourd'hui l'humanité.

La méchanceté foncière des hommes que le texte biblique mentionne et que nous observons chaque jour sur la scène mondiale ne peut être tempérée que par la méchanceté des autres hommes. La société ne tient, pourrait-on dire avec Schopenhauer qui la comparait à celle des hérissons, que par l'équilibre des méchancetés.

Par ailleurs, ce désir de rester tous ensemble, cette promiscuité qui a quelque chose d'incestueux, ne correspond pas au projet de l'humanité qui est d'occuper l'ensemble de la planète. En dispersant les hommes de Babel Dieu les ramène au projet initial. Désormais la possibilité d'opinions différentes est assurée. C'est dans ce contexte que peut émerger la grande figure solitaire et révolutionnaire d'Abraham.

Source : Gerard Haddad